

# Sinn, Bedeutung, et les mots d'espèce

Autor(en): **Wiggins, David**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **43 (1993)**

Heft 3

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381502>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SINN, BEDEUTUNG, ET LES MOTS D'ESPÈCE<sup>1</sup>

DAVID WIGGINS

### Résumé

*On pense souvent que la théorie déictique des mots d'espèce de Putnam et la sémantique de Frege ne peuvent pas s'accorder entre elles. Dans cet article, la théorie de Putnam est épurée de certains traits qui, en tout cas, l'ont rendue moins acceptable qu'elle n'aurait dû l'être. Lorsque l'on fait attention à ces points et à d'autres, et qu'on comprend mieux le schéma de Frege, la théorie de Putnam peut aisément s'intégrer dans le cadre de référence sémantique de Frege. La fin de l'article montre combien la théorie qui en résulte s'accorde parfaitement avec les doctrines leibniziennes des idées claires indistinctes et de notre connaissance ordinaire a posteriori du monde naturel.*

1. Hilary Putnam a voué une grande partie de ses premiers travaux philosophiques à la distinction entre les jugements analytiques et les jugements synthétiques ainsi qu'aux doutes que Quine a exprimés à cet égard. Par la suite, dans un article qui annonce beaucoup de thèmes de sa philosophie, il a critiqué d'une manière incisive les philosophes analytiques qui nourrissaient toujours l'espoir de trouver une définition adéquate, correcte et analytique de la signification des mots d'espèce tels que 'citron' ou 'tigre'. Pour Putnam, ce présupposé, comme tout ce que les philosophes analytiques ont supposé à l'égard de notre compréhension de ces mots, ignore toute la mise en scène dont nous dépendons pour arriver à nous comprendre les uns les autres et pour nous initier à notre propre pratique sémantique. De plus, il ignore la division du travail linguistique ainsi que la contribution spéciale des experts à notre savoir commun des significations des mots d'espèce<sup>2</sup>.

Putnam suggère que le philosophe, au lieu de s'occuper des définitions toujours défectueuses des conditions nécessaires et suffisantes pour être un

<sup>1</sup> Texte corrigé d'une conférence donnée au Séminaire de philosophie, Université de Neuchâtel, en avril 1991. Je tiens à remercier Richard Glauser et Christine Tappolet.

<sup>2</sup> Voir HILARY PUTNAM, «Is Semantics possible?», *Metaphilosophy* 3 (1970) et in *Mind, Language and Reality*, Cambridge, 1975. Sur certains des points traités ici j'ai eu des conversations fructueuses avec Philippe de Rouilhan.

citron, un tigre, etc., devrait essayer de comprendre à un niveau théorique, d'une manière à la fois sociale et déictique, notre compréhension effective de la signification des termes 'citron', 'tigre', etc. Il s'agit de faire à nouveau attention simultanément au rôle des objets eux-mêmes et au rôle de la mise en scène sociale dans le processus de compréhension – et d'examiner comment la mise en scène rend possible la *deixis de l'espèce* des objets, l'ostension de l'espèce dont ils servent d'exemplaires ou d'archétypes. Réfléchissons au fait qu'un élève pourrait arriver à comprendre le mot 'citron' – saisissant ainsi la signification de ce mot – si, à condition qu'à la fois l'enseignant et l'élève sachent assez bien à quoi s'en tenir (voir *infra*, sections 10-13), l'enseignant introduisait ce mot de la façon suivante :

«Un citron, c'est cela [l'enseignant montre un citron]. Plus explicitement, un citron, c'est une chose qui ressemble à cela [un citron montré] ou à cela [un autre citron montré] ou à cela [un troisième] – de la manière pertinente. Je dis bien *de la manière pertinente*. Mais pour savoir quelle est la manière pertinente, il faut faire l'investigation, dans la mesure où c'est nécessaire, de cela, cela ou cela.»

2. Cette suggestion, remarquable et nouvelle chez les philosophes empiristes, quoique anticipée par Locke et (dans le cadre d'une meilleure théorie sémantique que celle de Locke) par Leibniz, a survécu à tous les changements d'orientation de la pensée de Putnam. Elle nous fait voir la possibilité imprévue que la référence (*Bedeutung*) et l'extension puissent précéder la signification (*Sinn*). (Le *Sinn* d'un nom, n'est-ce pas ce qui conduit à la *Bedeutung* ou référence? Le *Sinn* n'est-il pas une façon de représenter l'objet lui-même à celui qui ne le connaît pas?) Elle nous fait voir aussi une nouvelle forme d'explication sémantique. Mais est-ce qu'un adhérent de la sémantique de Frege pourrait l'accepter? Ou devrait-il modifier quelque chose – ou bien la suggestion de Putnam, ou bien le schéma de Frege? Ou bien encore serait-il nécessaire de les adapter l'un à l'autre?

Putnam expose toujours sa théorie des mots d'espèce comme quelque chose d'absolument iconoclaste. Mais ce que je vais soutenir ici, c'est qu'une adaptation de sa théorie au cadre fregeen n'enlève rien à Frege ni rien de valable chez Putnam. Au contraire, elle restaure la continuité d'une tradition négligée à tort. D'ailleurs, elle peut même améliorer la doctrine déictique.

3. Nous viendrons à ces questions plus bas. Mais d'abord, il nous faut mieux comprendre la proposition de Putnam.

Cette dernière n'implique pas que les mots d'espèce soient des démonstratifs. Parfois, il semble que Putnam ait suggéré cela. Mais ce serait là le naufrage d'une belle idée. Si le mot 'citron' ressemblait au mot 'ceci' ou 'cela', il pourrait, selon le contexte, démontrer n'importe quelle espèce dans n'importe quel monde. Pourtant, le but originel de la théorie était de

comprendre notre façon d'attacher la signification du mot à la nature réelle, plus ou moins connue, des citrons donnés dans ce monde-ci. La théorie est une théorie déictique en un seul sens: c'est une théorie de la manière déictique par laquelle nous pouvons, dans certaines conditions spéciales et favorables, arriver à accrocher le mot à l'espèce de chose, le mot 'citron' aux citrons.

En second lieu, la proposition de Putnam ne s'étend pas nécessairement à tous les mots d'espèce. Quelquefois Putnam l'a appliquée aux mots tels que 'crayon'. Mais c'est dommage. Le mot 'crayon' désigne une espèce artificielle. Cette espèce n'exclut pas nécessairement toute définition. Et presque la seule généralité qu'on puisse obtenir au sujet de cette espèce est la généralité (peu solide) selon laquelle on peut écrire avec un crayon. Voilà une situation à bien des égards différente de celle que nous essayons de comprendre, c'est-à-dire la situation des noms des espèces naturelles, espèces qui n'admettent pas de définition et qui nous invitent à essayer maintes extrapolations à travers le champ entier des exemples de l'espèce sur une grande variété de propriétés apparemment associées à cette espèce.

Troisième point: Putnam devrait répondre à la question de savoir ce qui se passe lorsque quelqu'un veut indiquer par *deixis*, non pas l'espèce, mais le genre ou quelque chose de plus général encore. D'autre part, n'est-ce pas un vrai problème que, quel que soit le nombre d'exemples différents que l'enseignant offrira à son élève, la *deixis* sera en principe toujours ambiguë? (Je reviendrai à une version de ce problème. Voyez section 10, *ad fin.*)

4. Essayons maintenant de rapprocher la pensée de Putnam de celle de Frege. Je commence par la lettre que Frege a écrite à Husserl le 24 mai 1891, plus particulièrement par le schéma que Frege y a donné pour rendre claire sa doctrine<sup>3</sup>:

la phrase	nom propre	mot de concept (prédicat)	
↓	↓	↓	
le sens de la phrase	le sens du nom propre	le sens du mot de concept	
↓	↓	↓	
la référence de la phrase (la valeur de vérité [le vrai ou le faux])	la référence du nom propre (un objet)	la référence du mot de concept (le concept)	→ les objets qui tombent sous le concept

<sup>3</sup> G. FREGE, *Briefwechsel*, Felix Meiner Verlag, Hamburg, 1976, p. 96.

5. Ne nous inquiétons pas trop de la première colonne. Remarquons tout simplement que saisir le sens (*Sinn*, signification) d'une phrase, c'est savoir dans quelles circonstances elle est vraie. Ici, on peut peut-être remplacer le mot 'référence' dans le schéma par l'expression 'valeur sémantique', en considérant la référence, avec Michael Dummett, comme un cas spécial de la valeur sémantique<sup>4</sup>. En ce sens, il n'est pas nécessaire d'affirmer qu'une phrase ressemble *exactement* à un nom<sup>5</sup>.

6. Deuxième colonne. Commençons ici par renverser – ou plutôt subvertir – la thèse d'après laquelle l'un ou l'autre, ou bien le sens (*Sinn*) ou bien la référence (*Bedeutung*), doit avoir la priorité. D'ailleurs, on peut trouver cette idée chez Frege lui-même. Dans ses «Ausführungen über Sinn und Bedeutung», Frege dit, en guise d'explication de la signification littéraire du nom 'Nausicaa', que le mot se comporte chez Homère comme si (*als ob*) il nommait une jeune fille. Il s'agit là d'une explication du sens par sa référence feinte. Pourquoi donc ne pas expliquer le sens *normal* du nom ordinaire chez Frege par sa référence réelle? En pratique, dans les *Grundgesetze*, c'est la méthode générale dont Frege lui-même s'est servi. Toujours dans ce livre-là, Frege explique le sens d'une expression en donnant sa référence. Disons ainsi que comprendre 'Socrate est sage', saisir le sens de cette phrase, c'est participer à une pratique linguistique qui détermine que la vérité de la phrase dépend de la situation de sa référence, de Socrate en particulier, et de la propriété en question – c'est-à-dire la sagesse. Pour participer à cette pratique on doit savoir quelle est la référence du nom 'Socrate', savoir quel objet il désigne; et, pour savoir cela, il faut savoir qui est Socrate. (NB: usage normal de *savoir qui*.)

Savoir quelle est la signification d'un nom (son *Sinn*) est une question de savoir quel objet le nom désigne. Mais, malgré tout ce que Saul Kripke a dit à ce sujet, nous maintenons toujours la distinction entre le sens et la référence. Etant donné un nom particulier ayant telle ou telle référence, il est faux d'affirmer qu'on peut toujours expliquer ou faire voir ou manifester le sens de ce nom en invoquant n'importe quelle façon d'indiquer sa référence. Car il faut prévoir que quelquefois les noms divers d'un objet seront liés, au niveau de leur sens, à des conceptions diverses de l'objet – c'est-à-dire à des façons diverses de penser à l'objet. Les diverses conceptions correspondront à divers fonds d'information concernant l'objet. Ce qui suit de cela, c'est que, pour expliquer correctement le sens d'un nom et pour attribuer à ce nom sa façon propre de présenter son objet (*die Art des Gegebenseins*), il faut que celui qui explique le sens du nom présente

<sup>4</sup> Cf. son *Frege: Philosophy of Language*, London, Duckworth, 1973.

<sup>5</sup> Selon DUMMETT la notion de *Bedeutung* est plus générale que celle de référence.

l'objet que le nom désigne d'une façon particulière. Il faut qu'il tire son explication de quelque conception de l'objet nommé qui soit corrélée avec le sens particulier de ce nom. Il faut donc qu'il identifie l'objet en ayant recours à quelque fonds d'information particulier (ou quelque histoire particulière) qui soutient le sens particulier de ce nom. S'il tire son explication d'une autre conception de l'objet que le nom désigne, il égarera son élève.

Ainsi je communique le sens du nom grec 'Hesperus' en disant que le nom désigne sa référence, la planète qui brille au ciel du soir et qui se couche en même temps que le soleil, et non pas en disant que le nom désigne la planète qui se lève au ciel avant le soleil, etc. Les deux noms 'Hesperus' et 'Phosphorus' feront des contributions différentes au sens d'une phrase entière qui contiendra l'un ou l'autre<sup>6</sup>.

7. Troisième colonne. Est-ce que nous pouvons expliquer le sens et la référence des prédicats de la même manière? Assurément. Et il me semble que ce sera peut-être la seule façon de comprendre le schéma de Frege et les analogies qu'il suggère.

Pour expliquer la troisième colonne, essayons donc de nous servir de la même idée que celle qui a servi dans le cas du nom propre. Pour se tenir à un célèbre exemple de Frege, et pour que nous n'oublions pas une difficulté notoire, je substituerai ici au mot d'espèce 'citron' le mot 'cheval'. Mais pour le moment, nous ne nous intéressons pas aux traits spéciaux d'un mot d'espèce ou d'un autre, mais seulement aux traits généraux de tous les mots dont on peut se servir pour attribuer des prédicats à un objet.

Or, si le sens du nom propre, sa contribution au sens d'une phrase, est constitué par sa façon de présenter son objet, voyons donc ce qui se passe si nous disons que le sens d'un prédicat (ou *Begriffswort*), sa contribution au sens d'une phrase, consiste en sa façon de présenter sa référence, c'est-à-dire sa façon de présenter son concept. Pourquoi donc ne pas expliquer le sens du prédicat en mentionnant le concept introduit par le prédicat?

<sup>6</sup> A ce point, nous ne devons pas supposer que la différence de sens se réduit à la différence entre ces diverses descriptions de la planète, ou qu'une telle description soit le *synonyme* de l'un ou de l'autre nom. Non, il vaudra mieux dire que les diverses descriptions qu'on peut employer pour expliquer le sens du nom *experiment* telle ou telle conception individuelle qui correspond en particulier à ce sens du nom donné. Le rôle d'une telle description n'est pas de servir de synonyme; il consiste plutôt à renvoyer au fonds d'information particulier qui soutient le sens d'un nom particulier.

Pour toutes ces questions, voir JOHN MCDOWELL, «On the Sense and Reference of a Proper Name», *Mind* 86 (1977), pp. 59-85; DAVID WIGGINS, «Frege's Problem of the Morning and Evening Star» in M. Schirn (éd.), *Studies on Frege II*, Bad Cannstatt, 1976.

Naturellement, pour faire cela d'une manière utile pour celui qui veut apprendre le sens du prédicat, il faut se servir d'une présentation de la référence qui corresponde à la signification donnée du prédicat. Donc, pour expliquer le prédicat 'cheval', nous nous référons au fonds d'information qu'un dictionnaire peut exprimer de la manière suivante:

cheval: animal à queue et crinière flottantes; son cri est un hennissement; dans sa condition domestique, il sert de bête de somme ou de monture.

C'est là la conception normale qui soutient le sens de 'cheval'.

A ce point, il faut noter que la référence de 'cheval' est la même espèce que celle de 'Equus caballus'. Il semble donc que les deux expressions, en ayant la même référence, désignent le même concept. Mais c'est assurément un autre fonds d'information qui soutient le sens de 'Equus caballus', et ce sens est bien différent de celui de 'cheval'. Alors, pour bien expliquer le sens de 'Equus caballus' et expliquer cette autre conception, notre doctrine déclarera qu'il faudra puiser dans un fonds d'information zoologique qui identifie cet animal comme quadrupède périssodactyle d'une espèce qui appartient elle-même au genre (*genus*) *Equus* et à la famille *Equidae*, etc. (Il y a la possibilité d'une conception large qui englobe les deux conceptions plus particulières. Mais ces conceptions particulières, de cheval et de *Equus caballus*, sont distinctes.)

Ainsi, l'analogie entre le rapport du nom propre à sa référence (un objet), d'une part, et le rapport du prédicat à sa référence (un concept), d'autre part, survit à sa première épreuve. Cependant, il sera important de reconnaître que l'analogie entre les noms propres et les prédicats et l'analogie entre leurs références n'impliquent pas encore, à elles seules, la doctrine de Putnam. Ce qui est distinctif de la doctrine de Putnam concerne plutôt le rôle de l'extension de certains prédicats spéciaux – tandis que le schéma que Frege a tracé pour Husserl vise tous les prédicats. Allons donc plus lentement. Pour faire comprendre la troisième colonne, il faut que rien ne dépende des traits spéciaux de 'cheval' ou 'citron'. La doctrine doit être la même pour 'célibataire', 'citoyen', 'farouche', 'crayon' ou 'carré rond', expressions qui ne dépendent point pour leurs références ou significations de leurs extensions.

Nous arriverons au moment voulu à ce qui est distinctif des mots d'espèce, à Putnam et à l'extension. Il nous faut d'abord éclaircir la doctrine générale du concept comme référence du prédicat. (Pour comprendre la doctrine fregéenne, il faudra toujours respecter la distinction absolue entre la référence et l'extension d'un prédicat. Rappelez-vous du schéma à la section 4).

8. Considérons d'abord la question: «Qu'est-ce qu'un concept?» Et parmi plusieurs réponses possibles, j'en discuterai uniquement deux.

Première réponse. Un concept est quelque chose de général. Les objets peuvent «exemplifier» un concept ou lui appartenir. Nous avons un concept quand nous spécifions une condition à laquelle les objets satisfont ou ne satisfont pas – ou même, ne peuvent pas satisfaire (carré rond, par exemple). Car il se peut que nul objet n'appartienne au concept. Ce qui importe, c'est seulement qu'il y ait une condition déterminée de satisfaction. Normalement – nous traiterons plus tard du cas qui intéresse Putnam – le concept ne dépend pas pour son existence des objets qui en sont les exemplaires. Il s'agit seulement d'une condition de satisfaction. Et ça, c'est exactement ce qu'on veut pour expliquer les sens des prédicats en mentionnant leur référence. Si tout va bien avec la signification du prédicat, si le prédicat parvient à déterminer une condition de satisfaction, il y aura *toujours* une référence et cela permettra d'expliquer le sens.

Revenons ainsi à la lettre que Frege écrivit à Husserl:

Dans le cas du mot de concept (*Begriffswort*), il faut un pas de plus [au-delà de la référence – D.W.] pour arriver à un objet. C'est-à-dire qu'il faut encore un pas de plus, pas dont il n'y a pas besoin dans le cas d'un nom propre. Et au bout de ce pas de plus, il est parfaitement possible de ne trouver aucun objet. Car le concept peut être vide, et il peut être vide [sans qu'il manque de référence et] sans qu'il soit inutile du point de vue de la science. Dans mon schéma, j'ai indiqué le dernier pas, celui qui conduit du concept aux objets, par une ligne horizontale pour indiquer que l'on fait ce pas au même niveau, et que les concepts et les objets jouissent de la même objectivité<sup>7</sup>.

9. Les objets qui satisfont à une spécification et qui tombent ainsi sous un concept, voilà qui est clair. Mais si la notion de concept vous inquiète encore, peut-être me demanderez-vous d'aller plus loin.

Je donne donc une deuxième réponse, complémentaire de la première. Un concept est la référence d'un prédicat. C'est l'espèce de chose dont j'affirme l'existence quand je dis (que ce soit vrai ou faux) qu'il y a *quelque chose* que les philosophes anglais ne sont pas et les philosophes français sont, à savoir *capables d'écrire comme Derrida*.

Ici Frege dirait que le concept *capable d'écrire comme Derrida* est quelque chose d'essentiellement prédicatif, *nicht selbständig*, non saturé. En conséquence de son adhésion à cette doctrine, Frege se trouve obligé de

<sup>7</sup> G. FREGE, *op. cit.*, p. 96: «Beim Begriffsworte ist ein Schritt mehr bis zum Gegenstande als beim Eigennamen und der letzte kann fehlen – d.h. der Begriff kann leer sein –, ohne dass dadurch das Begriffswort aufhört, wissenschaftlich verwendbar zu sein. Ich habe den letzten Schritt vom Begriffe zum Gegenstande seitwärts gezeichnet, um anzudeuten, dass er auf derselben Stufe geschieht, dass Gegenstände und Begriffe dieselbe Objectivität haben [...]»



dire que le concept de cheval, qui semble être une chose saturée, n'est pas un concept. Mais comme ce paradoxe le suggère, il aurait dû s'éviter cette difficulté. Il me semble certain que selon l'acception fregéenne du terme 'saturé', les mots 'capables d'écrire comme Derrida' ne désignent point une chose non saturée. Ils désignent quelque chose que les Anglais *ne sont pas* et que les philosophes français *sont*. Si cette chose était essentiellement non saturée, l'on s'attendrait à pouvoir s'y référer de la manière suivante 'Il y a quelque chose que les Anglais ne sont pas et que les Français sont, à savoir *sont capables d'écrire comme Derrida*'. Mais le troisième 'sont' est absurde. Et si la copule n'a pas sa place après le 'à savoir', la conclusion à tirer est que ce sur quoi nous quantifions ici – c'est-à-dire le concept – n'est jamais une chose non saturée. Le concept est quelque chose de *prédicatif*, bien sûr, mais n'est ni objet, ni abstraction. (La *capacité* d'écrire comme Derrida, voilà une abstraction.) Mais il est complet. D'ailleurs, il s'agit de quelque chose qui possède une extension dans laquelle on peut placer un objet.

Frege me demanderait à ce point ce qui fait, alors, l'asymétrie entre les objets et les concepts. Je réponds que ce qui reste distinctif des prédicats et les distingue des noms propres, c'est qu'au niveau de la syntaxe nous pouvons joindre un prédicat à une copule grammaticale pour obtenir une expression complexe, expression qu'on peut joindre à un nom propre pour arriver à une phrase complète. Et cela donne tout ce que Frege voulait. Cette combinaison [copule + prédicat], 'sont capables', par exemple<sup>8</sup>, correspond, comme Frege le voulait, à une fonction qui conduira des objets aux valeurs de vérité. Vous pouvez dire, si vous voulez, que cette fonction est la valeur sémantique de la combinaison. Mais en ce cas, remarquez bien que cette valeur n'est pas la référence. La combinaison 'sont capables' n'a besoin d'aucune véritable référence. Toutefois, il existe une véritable référence pour le prédicat 'capables' qui est lié à la copule grammaticale dans la combinaison 'sont capables'. (Car c'est cela sur quoi nous quantifions quand nous disons qu'il y a quelque chose que...)<sup>9</sup>

Il y a encore beaucoup à dire à ce sujet, et au sujet de l'analogie que Frege voyait entre les prédicats et les fonctions arithmétiques, mais ce n'est pas mon propos ici. Rapprochons-nous plutôt de Putnam pour enfin insérer sa théorie dans le cadre de la sémantique de Frege. La plus grande part du travail est déjà accomplie.

10. Expliquer le sens d'un prédicat, c'est donc spécifier sa référence, c'est-à-dire le concept que le prédicat désigne. Parfois, on peut spécifier ce

<sup>8</sup> Ou bien la combinaison [verbe + terminaison], 'écrit' par exemple.

<sup>9</sup> Voir DAVID WIGGINS, «The sense and reference of predicates: a plea for the copula», *Philosophical Quarterly*, 1984.

concept et sa condition de satisfaction par une définition. (On parvient peut-être à expliquer de cette façon la signification de 'crayon'.) Mais souvent cela n'est pas possible, parce qu'il n'y a pas de définition. Et voilà enfin la situation même que Putnam a étudiée. Evidemment, dans ce cas – s'il n'y a pas de définition –, nous n'avons pas nous-mêmes appris la signification du mot en tâtonnant vers la définition. Nous avons appris le sens du prédicat et saisi le concept qu'il désigne par un commerce proprement géré, dans un contexte approprié, avec les objets qui satisfont le concept et qui ainsi l'exemplifient. En pratique, et dans la théorie de cette pratique, la spécification du concept dépend des objets eux-mêmes qui leur servent d'exemplaires<sup>10</sup>.

Mais à ce point, il faut revenir enfin à un problème que nous avons laissé en suspens. Rappelons-nous les difficultés d'une *deixis* nue (section 3 *supra*). «Regardez ceci», dit l'enseignant, «et cela, et cela». «Ce quoi?» répond l'élève. Souvent le vrai novice devra savoir déjà ce qu'on va lui enseigner, c'est-à-dire qu'il devra savoir quelle est l'espèce que les exemplaires représentent, pour qu'il saisisse le sens même de la *deixis*! (Cf. Platon, *Ménon* 82d.) Putnam a bien vu le besoin de contexte, de tout un milieu social et technique comme mise en scène. C'est sûrement nécessaire. Mais est-ce que cela suffira? Comment est-ce que des exemplaires, même dans un contexte, pourraient à eux seuls amener quelqu'un au sens donné, à la signification particulière d'un nom d'espèce? On a, de plus, besoin d'indices de ce à quoi les exemplaires doivent amener quelqu'un, c'est-à-dire des explications et élucidations supplémentaires. Qu'est-ce qui suffira donc? Ce qui suffira peut-être, c'est de communiquer à l'élève, d'une manière ou d'une autre, une capacité de reconnaissance de l'espèce et de ses exemples. (Quoi de moins suffira?) Quand nous expliquons le sens d'une expression prédicative en donnant sa référence et que nous donnons sa référence en donnant des exemplaires, ce que nous devons donc communiquer, ce sont à la fois certaines informations factuelles *et* une capacité de reconnaissance des choses d'une certaine espèce. Ces informations soutiennent et règlent la reconnaissance, et la reconnaissance rend possible la

<sup>10</sup> En ce cas, donc, une expression prédicative aura besoin d'objets desquels elle peut être prédiquée. Mais cela sera la condition spéciale de sa signification, de son *Sinn*. Sans de tels objets, rien ne soutiendrait cette signification. Il n'est pas question, même ici, d'un problème qui viendrait d'un concept vide, comme tel. Pour autant que la signification soit donnée, il y aura toujours un concept qui sera la référence du prédicat, que ce dernier soit vide ou non vide. Le problème auquel l'extension fournit la réponse vient du manque d'une définition.

Pour qu'un nom d'espèce imaginaire ait une signification ou détermine une condition de satisfaction (désigne donc un concept), il faut donc feindre l'extension. Comparez avec 'Nausicaa', dans la section 5 *supra*. Voir FREGE, *op. cit.*, et son traitement du nom d'espèce imaginaire 'moly'.

correction et l'augmentation de ces mêmes informations qui soutiennent la reconnaissance. Ce que nous devons communiquer à l'élève, c'est une conception identificatoire, une conception qui fonde la reconnaissance. C'est à cela que correspond le sens d'un nom d'espèce.

11. En résumé, la doctrine de la troisième colonne peut bien contenir la théorie de Putnam pour les prédicats d'espèce. La doctrine fregéenne du *Sinn* et de la *Bedeutung* reste toujours la base la moins restrictive de la sémantique et la plus ouverte aux bonnes innovations théoriques. La première innovation à laquelle nous devons faire place, c'est la doctrine des élucidations (*Erläuterungen*) de Frege lui-même. Les explications qu'encourage l'observation de Putnam en sont un exemple. Cet aperçu de Putnam, amendé dans le cadre du schème de la signification (*Sinn*) et de la référence (*Bedeutung*), nous montre comment élucider les substantifs. Il semble que ce que nous devons communiquer à autrui lorsque nous lui enseignons la signification du mot 'cheval', c'est, à part une *capacité identificatoire*, une capacité que nous apprenons ou enseignons à l'aide d'exemples.

Arrivés jusqu'ici, vous me direz que ce n'est pas exactement cela que Putnam a dit. Je reviendrai sur ce point. Et vous serez peut-être inquiets du fait que, si vous suiviez mon avis concernant l'insertion d'une théorie comme celle de Putnam dans le cadre de la sémantique de Frege, vous devriez dire des choses semblables à ceci: «ce qui soutient le sens de 'cheval' est une certaine conception permettant l'identification du concept *cheval*». Cette convergence de termes n'est-elle pas insupportable?

La convergence est laide, peut-être, mais ne soyons pas épouvantés. On sait ce que les termes 'conception' et 'concept' veulent dire ici et ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire des travaux différents. Cependant, si vous le voulez, il est parfaitement possible de remplacer le terme 'conception'. Il y a au moins trois possibilités, toutes les trois assez instructives.

12. D'abord, nous pouvons remplacer ce terme par une expression que j'adapte de Evans et dire qu'il y a deux façons de penser (par exemple) au concept *cheval* – ou aux chevaux. On peut penser à ce que Victor est soit comme monture (ou bête de somme), soit comme quadrupède périssodactyle appartenant au genre *Equus* et à la famille *Equidae*. Ce sont deux façons de penser au même concept<sup>11</sup>.

13. Il y a une autre possibilité. Ne pouvons-nous pas remplacer le mot 'conception' par le mot 'stéréotype'?

<sup>11</sup> Voir ici GARETH EVANS, *The Varieties of Reference*, éd. J. McDOWELL, Oxford, 1982.

Au début de son article «Is semantics possible?», Putnam introduisait la théorie déictique en disant que pour communiquer la signification d'un terme d'espèce, il faut certains faits centraux, le stéréotype et l'extension du terme, et que l'identification de la seconde incombait aux experts. Putnam a beaucoup parlé des stéréotypes qui soutiennent la compréhension normale de la signification des mots d'espèce. Quelquefois peut-être il pense aux petites gravures, comme on en trouve dans le Larousse. (Ce sont des choses pleines d'intérêt théorique. Elles nous rappellent le rôle de la *deixis*.) Mais d'habitude, et dans la plus grande partie de son œuvre, un stéréotype est un fonds d'information ordinaire, un ensemble de croyances idéalisées qu'on doit avoir pour savoir quelle est la signification d'un terme d'espèce. Un stéréotype est donc plutôt semblable à ce que nous trouvons dans le texte d'un bon dictionnaire ou d'une encyclopédie (ou à une partie de ce que nous y trouvons). D'habitude, ce n'est pas une simple description, mais quelque chose qui *pourrait nous mener* vers l'extension.

Quelle doit donc être la relation entre le stéréotype, le concept et l'extension? Putnam souligna que les faits centraux (*the «core facts»*) qui déterminent la signification d'un mot d'espèce étaient deux faits distincts, le stéréotype et l'extension, comme si le stéréotype pouvait être expliqué d'une façon indépendante de l'extension, l'extension étant le domaine propre aux experts. Je trouve qu'il y a ici quelque chose de très étrange. Pour défendre la distinction du stéréotype et de l'extension, Putnam a déclaré qu'il ne connaît pas lui-même la différence qu'il y a entre un orme et un hêtre, bien qu'il comprenne les deux mots. On dit que pendant vingt ans, il a soigneusement protégé cette ignorance, afin de défendre son opinion qu'on peut comprendre le mot en connaissant le stéréotype mais sans connaître l'extension. Si on considère cette attitude dans le contexte de l'amendement que je conseille, elle semble tout à fait capricieuse: on doute de sa pleine compréhension du mot 'orme'.

La compréhension des mots tels que 'orme', 'hêtre', 'cheval', etc., est assurément une question de degré, – cela, c'est une précondition de la solution du paradoxe du *Ménon* (voyez le dernier paragraphe de la section 10) – mais si Putnam est entièrement privé de la capacité de reconnaître les ormes et de les distinguer des autres arbres, sa compréhension n'est assurément pas une *pleine* compréhension. Pourquoi donc lui attribuer une pleine compréhension sémantique? S'attacher trop à la distinction entre ce qui est sémantique et ce qui ne l'est pas, n'est-ce pas un vestige de la passion pour la distinction entre l'analytique et le synthétique (critiquée par Putnam lui-même), de la passion d'isoler le langage du monde qui lui donne sa signification. C'est pourquoi j'estime qu'il vaut mieux dire que le stéréotype est un stéréotype *de* tel ou tel concept et que savoir quel est le stéréotype, c'est posséder une capacité identificatoire, une capacité que l'expert manifeste plus pleinement qu'un non-expert. Dans le cas du non-expert, la capacité

peut être rudimentaire, mais elle doit être *potentiellement* identificatoire. C'est une capacité qui pourrait progresser jusqu'au point où elle deviendrait la capacité d'un expert.

14. J'ai promis trois possibilités de remplacer le mot 'conception' dans «la conception qui soutient le sens de 'cheval' est une conception du concept de cheval». La troisième possibilité est plus fondamentale. Elle consiste à décrire à nouveau la situation en faisant appel à ce que Leibniz a appelé une idée claire mais confuse<sup>12</sup>.

Chez Leibniz, une idée de cheval n'est pas une image d'un cheval; c'est ce par la possession de quoi je reconnais un cheval quand j'en rencontre un. Une idée claire de cheval est confuse si, bien que je puisse reconnaître un cheval lorsque j'en rencontre un, je ne peux pas énumérer une à une les marques nécessaires pour distinguer ce genre d'animal. Dans ce cas, ma connaissance est purement déictique. Cette connaissance, je l'ai acquise en étant «mis en présence de la chose». (C'est l'expression de Leibniz lui-même.) Une telle idée de cheval commencera à devenir distincte lorsque nous apprendrons à énumérer les marques qui distinguent un cheval des autres créatures. Ce que Leibniz nous enseigne ici n'est rien moins que la première étape du processus par lequel commence une connaissance claire, mais non distincte, d'une seule et même chose, comme un cheval, en étant ancrée par un stéréotype à des exemplaires, groupés ensemble en vertu de ressemblances fondées nomologiquement, quelque limitée que soit notre connaissance du fondement nomologique de ces ressemblances. A la prochaine étape, cette connaissance peut déployer graduellement le concept, en faisant se succéder des conceptions différentes et améliorées, nous permettant ainsi d'élucider davantage le concept.

Plutôt que de raconter encore une fois la vieille histoire des essences nominales et des essences réelles de Locke – et d'être confrontés à nouveau à la question de savoir ce qui en fait les essences d'une seule et même chose, nous pouvons décrire ainsi le processus par lequel une idée claire mais indistincte devient une idée claire et distincte, puis une idée claire et adéquate<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> Voir «Meditationes de cognitione, veritate et ideis», *Die philosophischen Schriften*, t. IV, éd. C.J. GERHARDT, Berlin, 1880, p. 422 (Reprint: Olms, Hildesheim).

<sup>13</sup> Mais, faut-il stipuler: dans un sens d'«adéquat» qui soit purifié de certaines attentes leibniziennes, comme celle, par exemple, qu'à mesure que la connaissance humaine s'approche de la connaissance divine, la connaissance *a posteriori* sera remplacée par une connaissance *a priori* et par la démonstration *a priori*.

Plus généralement, et contre l'idée que la dépendance du sens à l'égard de l'extension ne représente qu'une étape temporaire du développement de notre compréhension scientifique, voir DAVID WIGGINS, *Sameness and Substance*, Oxford, 1980, (longue note 3.24).

15. Ce point m'amène à une remarque finale. Quand nous reconstruisons les premières étapes de ce processus, à partir du moment où nous sommes prêts à attribuer aux usagers du langage la possession du stéréotype de cheval et à leur attribuer la possession d'un stéréotype de la chose dont nous avons nous-mêmes une meilleure compréhension, et quand nous considérons qu'à cette première étape, il ne pouvait guère y avoir d'experts, alors nous pouvons déclarer qu'à strictement parler, ce sur quoi Putnam aurait dû insister, ce n'est pas la nécessité des experts mais la nécessité de la possibilité des experts.